

Gérard Gavarry

Façon d'un roman

**ou comment d'après le Livre de Judith
j'ai inventé une histoire de banlieue,
et à l'aide du cocotier, du cargo, du centaure,
écrit trois fois Hop là !**



Façon d'un roman

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE GENRE DES DAMES, roman, 1984

LA VILLE DE PARIS, 1987

QUARANTAINE, roman, 1990

ALLADA, récit, 1993

ŶoŶo, roman, 1993 (première édition, Hachette/P.O.L, 1982)

HOP LÀ! UN DEUX TROIS, roman, 2001

Chez d'autres éditeurs

LA BARBACANE, roman (en collaboration avec Michel Bézard),
Gallimard, 1968

Gérard Gavarry

Façon d'un roman

ou

Comment d'après le Livre de Judith j'ai inventé
une histoire de banlieue, et à l'aide du cocotier,
du cargo, du Centaure, écrit trois fois *Hop là!*

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2003
ISBN : 2-86744-947-2

www.pol-editeur.fr

Si l'on appelle liberté, non seulement la puissance de se soustraire au pouvoir, mais aussi et surtout celle de ne soumettre personne, il ne peut donc y avoir de liberté que hors du langage. Malheureusement, le langage humain est sans extérieur : c'est un huis clos. On ne peut en sortir qu'au prix de l'impossible : par la singularité mystique, telle que la décrit Kierkegaard, lorsqu'il définit le sacrifice d'Abraham comme un acte inouï, vide de toute parole, même intérieure, dressé contre la généralité, la grégarité, la moralité du langage ; ou encore par l'*amen* nietzschéen, qui est comme une secousse jubilatoire donnée à la servilité de la langue, à ce que Deleuze appelle son manteau réactif. Mais à nous, qui ne sommes ni des chevaliers de la foi ni des surhommes, il ne reste, si je puis dire, qu'à tricher avec la langue, qu'à tricher la langue. Cette tricherie salutaire, cette esquive, ce leurre magnifique, qui permet d'entendre la langue hors-pouvoir, dans la splendeur d'une révolution permanente du langage, je l'appelle pour ma part : *littérature*.

Roland BARTHES, *Leçon*

EXPLICATIONS

Écrire un roman a toujours impliqué pour moi qu’au préalable j’en aménage le chantier : un lieu où se trouvent réunis des morceaux d’expérience, des souvenirs, des blocs de sentiments intimes, des gestes, des goûts, des voix, des paysages, des dégoûts, liés d’une manière ou d’une autre à ma vie. Encore me faut-il avant toute écriture inventer, ou mieux, bricoler – car il s’agit bien de bricolage – une machine destinée à dénaturer ces matériaux hétéroclites, comme si renonçant à ma propre histoire j’entreprenais de la recycler, n’en conservant en moi la charge affective que pour réinvestir celle-là dans une fiction résolument occupée du monde extérieur.

C’est un de ces chantiers¹ qu’on va visiter dans les pages qui suivent. On saura quels matériaux y furent apportés. On saura aussi quelle machine y fut montée, quel moteur l’anima, et comment s’en articulaient les rouages. En somme, par quel travail ou quel jeu – sinon quelle cérémonie – il arrive parfois que se bâtisse un roman.

1. Celui de *Hop là! un deux trois* – roman désigné plus loin par les abréviations *Hop là!* ou *HL*.

LES ÉLÉMENTS PREMIERS DU PROJET *HOP LÀ!*

Les éléments premiers du projet *Hop là!* étaient si disparates qu'on aurait pu les croire inconciliables.

De quoi avais-je à écrire, en effet ?

D'une part, de la banlieue. D'autre part, du cocotier, du cargo, du Centaure. Mais j'avais aussi, si même je n'avais surtout, à écrire de Judith, la biblique et trouble héroïne du Livre de Judith.

Comment faire tenir ensemble tout ça ?

Au vrai, le projet n'a pris réellement consistance qu'avec cette double idée : d'un dispositif en triptyque et de certain retournement.

Le triptyque, avec ses trois volets, répondait au souci déjà ancien que j'avais d'associer le principe de variation et celui de complémentarité. Je dispo-

sais pour cela d'un modèle, fourni par un album des Aventures de Tintin. On se rappelle peut-être les trois parchemins du *Secret de la Licorne*, et comme il faut les superposer face à la lumière pour lire enfin dans son intégralité le message révélant où se trouve le trésor du pirate Rackham le Rouge. Ce dispositif me convenait – guère différent de celui des quatre Évangiles chrétiens, en outre apparenté aux récits de tradition orale et à tous les mythes, dont plusieurs versions se succèdent d'âge en âge ou coexistent dans le même temps, tout à la fois se confirmant, se complétant et se concurrençant.

Quant au retournement, voici : le roman n'allait pas parler de Centaures, de cargos ni de cocotiers, mais cocotier, cargo, Centaure allaient servir à écrire le roman. Plutôt que des thèmes, ils seraient des outils rhétoriques, chacun desquels tour à tour m'aiderait à raconter la même histoire de banlieue, plus précisément la même histoire de Judith transformée en histoire de banlieue.

JUDITH EN BREF ET SA TRANSFORMATION

Holopherne, général du puissant roi Nabuchodonosor, après avoir soumis la majeure partie de la Samarie a mis le siège devant Béthulie. Manquant bientôt d'eau et de vivres, les habitants de la petite cité juive désespèrent. Mais alors qu'ils sont sur le point de capituler, une jeune veuve belle et pieuse nommée Judith s'apprête à une intervention héroïque : vêtue de ses habits les plus élégants, elle quitte la ville en compagnie d'une fidèle servante pour aller se présenter en transfuge chez l'ennemi ; puis ayant séduit Holopherne, et profitant de ce que ce dernier dort du sommeil de l'ivresse, elle lui tranche la tête. À la suite de quoi l'armée babylonienne en grand désarroi sera taillée en pièces par les Hébreux ragaillardis.

Voilà en bref ce que raconte le Livre de Judith.

Or de cette histoire, que vais-je conserver dans mon roman ?

D'abord un fil dramatique, qui d'une situation de défaite collective mènera à un meurtre individuel et libérateur, ou supposé tel.

Ensuite un découpage en quelques scènes ou séquences clés :

- invasion de la Samarie,
- lamentation de Béthulie assiégée,
- Judith décidée à agir, revêtant ses plus beaux habits,
- Judith et sa servante descendant vers le vallon où les assiégeants ont dressé leur camp,
- Judith rencontrant Holopherne,
- Judith tuant Holopherne.

Mais je vais aussi changer pas mal de choses.

L'époque et le lieu, pour commencer. Tout se passera aujourd'hui, en banlieue parisienne, entre Bagneux et Ris-Orangis.

Puis la situation initiale. Il y aura bien encore agression, mais non plus au sens propre invasion ni siège – et l'assaillant, d'ailleurs, sera moins une entité physique qu'un mode d'être, un geste, un mot ou une intonation valant pour toute manifestation de l'Inadmissible.

Enfin, j'inverserai les genres respectifs des deux principaux personnages et brouillerai les lettres de

divers noms propres. *Holopherne* deviendra de cette façon Madame *Fenerolo*, gérante de supermarché, tandis que le même procédé anagrammatique transformera *Judith* en *Ti-ŷus D(eux-Rivières)*¹. Pareillement *Béthulie* deviendra *Beuilhet* et baptisera une rue en bordure de cité HLM. Quant au vallon où campe l'armée babylonienne, j'en ferai la *Résidence du Vallon*, située dans le quartier du même nom, et séparée de la cité HLM par un vaste et boueux terre-plein flanquant une route à grande circulation.

Au bout du compte, ça donnera trois récits pour dire trois fois la banlieue et trois fois le graduel accomplissement d'une même fatalité – soit le viol et le meurtre d'une gérante de supermarché par le fils d'une de ses employées, étant entendu que viol ou meurtre, comme aussi paysages, jeunes gens ou jargons de banlieue seront façonnés aux moules successifs du cocotier, du cargo, du Centaure.

1. C'est pour ce D initial que Bessie, Célestin et leur fils seront nommés Deux-Rivières plutôt que Trois-Rivières (qui est une localité de la Guadeloupe). En outre le prénom de *Ti-ŷus*, en même temps qu'il est évocateur de créolité ou, plus généralement, porteur de certain « sentiment tropical », fait entendre aussi *P'tit ŷules*, *P'tit ŷulien* en raccourci ou *p'tit jus* (pour *petit café*).

FAÇON COCOTIER

Au départ ont été mobilisés sur le chantier *Hop là!* divers éléments constituant le « matériel souche ». Il s'agissait de caractères propres au cocotier, à sa morphologie, à sa croissance, au fruit qu'il produit, à l'exploitation artisanale ou industrielle que les hommes en font. Il s'agissait de sites, de situations, avec les gestes ou les postures qui leur sont ordinairement associés. Il s'agissait encore de termes de botanique, dont on verra au chapitre *Jargon* quel rôle particulier ils ont pu jouer.

À l'arrivée ce matériel on le retrouve, même et autre à la fois, tout au long de la fiction banlieue dont il a dirigé l'invention et alimenté l'écriture.

Par exemple.

Les cocotiers n'ont pas tous le tronc parfaitement vertical. Ailleurs que dans les cocoteraies on en voit des obliques, des plus ou moins courbes, des presque rampants, des tordus, et jusqu'à des spécimens curieusement sinusoïdaux... De là qu'au début du *Cocotier*, qui est la première des trois parties composant le roman, soit évoquée une immense carte de l'Île-de-France sur laquelle des points lumineux reproduisent la circulation automobile. Autant de véhicules sur le vrai réseau routier, autant de points lumineux sur la carte géante. Même fluidité, même ralentissement, même immobilité ici ou là selon que ça roule bien, mal, ou plus du tout.

Au fil des transmissions, de minuscules points lumineux s'agitaient sur la carte monumentale, s'éteignant puis se rallumant en un roulant trompe-l'œil là où la circulation restait fluide, mais ailleurs ne clignotant plus qu'à peine, ou agglutinés déjà en larges taches qui au même rythme et dans les mêmes proportions que leurs homologues du vrai réseau routier grossissaient, s'étiraient, incidemment se rétractaient avant de reprendre leur croissance entropique ; si bien qu'enfin, lorsque fragmentée par la succession des panneaux stop et des feux tricolores la population automobile eut atteint sa densité maximum sur les grands axes Paris banlieue, la carte entière de l'Île-de-France se trouva rehaussée de brillantes traînées de lumière, tronçons arqués avec élégance et tronçons bizarrement sinusoïdaux, ou encore tronçons impeccablement droits,

ceux-là les plus nombreux, et dont le fouillis dessinait comme les ruines d'une immense architecture polystyle. (*Hop là!* 1.01, p. 12.)

On voit ici comment les « tronçons » dessinent à la fois des voitures et des troncs de cocotiers, ou plutôt, comment en dessinant des troncs de cocotiers ils font apparaître des images d'embouteillages et contribuent à créer une ambiance suburbaine ; comment aussi, teintant le texte de certain sentiment de désenchantement, ou de consternation, l'évocation de ce qui est ruiné ne suscite un réel paysage banlieue que de concerner également un virtuel univers cocotier, ou quoi que ce soit que l'un et l'autre métaphorisent.

Ou encore.

Une cocoteraie s'étire sur des kilomètres, parfois même sur des dizaines de kilomètres le long du littoral. Les arbres plantés en quinconce y édifient un décor indéfiniment géométrique, à la fois très aéré et très lumineux. Car le cocotier est un arbre éminemment aérien autant qu'éminemment solaire. Son tronc sans arborescence, au lieu d'engendrer aucun obscur sous-bois, s'entoure d'un espace libre et clair. Quant à ses palmes, luisantes et comme vernissées, elles ne tamisent que modérément la lumière tropicale, composant avec elle une ombre faite de stries, pareille à celle des volets ajourés ou des murs à claustras.

N° d'éditeur : 1810
N° d'imprimeur : 030807
Dépôt légal : avril 2003

Imprimé en France



Gérard Gavarry
Façon d'un roman

Cette édition électronique du livre
Façon d'un roman de GÉRARD GAVARRY
a été réalisée le 19 juillet 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2003
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782867449475 - Numéro d'édition : 2721).
Code Sodis : N45332 - ISBN : 9782818008508
Numéro d'édition : 230337.